

MATHIAS DELORI

ETUDES DE SUBALTERNITE

Subaltern Studies

Pour citer cet article : Delori, Mathias, "Subalternité, études de", in P. Bonditti et A. Macleod (eds), *Relations internationales. Théories et concepts*, Outremont (Québec), Athena Editions, 2019, p. 550-555

Les "études de subalternité" forment un courant de la théorie postcoloniale. Ranajit Guha joua un rôle clé dans la structuration initiale de ce champ d'études. Dans ses premiers écrits sur la question (Guha, 1983a; 1983b), il prenait position contre l'historiographie de l'Inde coloniale qui ne rendait pas justice à la dimension politique des révoltes paysannes. Cette dimension était omise au travers de métaphores assimilant ces révoltes à des phénomènes naturels: "elles éclatent comme des orages, se soulèvent comme des tremblements de terre, se répandent comme des incendies, infectent comme des maladies" (Guha, 1983b: 47). Pour Guha, ce cadrage posait deux problèmes. Premièrement, il était partial au sens où il reproduisait sans esprit critique la perspective inscrite dans les archives coloniales, c'est-à-dire celle des agents coloniaux britanniques ou indiens. Deuxièmement, ce cadrage sapait le fondement de la critique sociale en niant l'"agentivité" (*agency*) de ces "subalternes".

D'après Guha, la théorie critique de l'époque, dominée par le marxisme, ne permettait pas de sortir de cette double aporie. Dans sa variante dominante, la théorie marxiste insistait sur "les facteurs économiques ou la privation politique, lesquels ne se rapportent pas à la conscience paysanne ou le font de manière négative en déclenchant une rébellion de type "action-réflex"". Dès lors, "l'insurrection [était] vue comme extérieure à la conscience du paysan et la Cause [était] présentée comme un substitut fantôme de la Raison, la logique même de cette conscience" (Guha, 1983b: 47). Il existait toutefois une exception dans ce paysage théorique: le marxisme critique d'Antonio Gramsci. Dans ses *Cahiers de prison* (Gramsci, 1996), rédigés entre 1926 et 1934, Gramsci évoquait la condition de "subalterne" de divers groupes sociaux et, surtout, les fondements discursifs de l'oppression dont il était victime. Pour le philosophe italien, l'oppression ne prenait pas seulement racine dans les rapports de force matériels, mais aussi dans l'intériorisation par les dominés/subalternes du "discours hégémonique" qui naturalise leur position dans la structure sociale.

Les écrits de Guha ouvrirent la voie, dans les années 1980, à une série de publications explicitement labellisées "études de subalternité". Elles éclairèrent l'histoire de l'Inde à partir d'une focale sur "le peuple", entendue comme "la différence démographique entre la population indienne totale et tous ceux qu'on qualifie d'élites" (Guha et Spivak, 1988: 35). Par ailleurs, ces études de subalternité, dites de la "première vague", produisirent une réflexion originale sur l'épistémologie de l'historiographie des pays colonisés. Dans ces pays, les archives furent principalement produites par les fonctionnaires coloniaux. Or ces documents textuels ne sont pas neutres. Ils relèvent de la "prose de la contre-insurrection" (Guha, 1983b) qui appelle dès lors une vigilance épistémologique accrue – ou d'avoir recours à d'autres sources – pour contourner ce biais.

Cette tradition de recherche issue de l'historiographie indienne s'exporta et s'hybrida sur d'autres continents. Dans les années 1990, Mahmadou Diouf (1999) observa par exemple que le projet intellectuel des études de subalternité résonnait avec celui de l'historiographie africaniste soucieuse de faire apparaître des "voix africaines". Les études de subalternité ont aussi intéressé des spécialistes de l'Asie du Sud-Est et d'Amérique latine où *La vision des vaincus* de Nathan Wachtel (1971) avait déjà posé quelques jalons.

À la fin des années 1980, une nouvelle tradition d'études de subalternité émergea sous l'impulsion d'auteurs venus de la littérature comparée comme Edward Saïd et Gayatri Spivak. Dans *Orientalisme* (1979), Saïd avait analysé et déconstruit les savoirs sur "l'Orient" produits en France et au Royaume à l'époque coloniale. Son objectif intellectuel et politique n'était pas seulement de dénoncer la fausseté des clichés de la pensée "orientaliste", mais de dénoncer l'opération de pouvoir consistant à priver les colonisés du droit à l'auto-représentation. Pour le dire autrement, l'orientalisme n'est pas seulement, pour Saïd, une idée fausse. C'est aussi et surtout un discours confisqué: "Je dois répéter que je n'ai aucun Orient "réel" à défendre. En revanche, j'ai une haute considération pour les pouvoirs et les dons des peuples de cette région qui luttent pour leur vision de ce qu'ils sont et veulent être" (Saïd, 1978: xix). Ces thèses résonnaient fortement avec les idées promues par le réseau des études de subalternité. La rencontre se fit donc naturellement. Saïd raconta ce moment d'hybridation et de traduction théorique dans une préface à un recueil d'études de subalternité édité par Ranajit Guha et Gayatri Charvorty Spivak (1988).

À cette même époque, le réseau s'enrichit ainsi des contributions de Gayatri Charvorty Spivak. Cette dernière se rendit célèbre pour son texte intitulé "Can the subaltern speak?" (*Les subalternes peuvent-elles parler?*) (1988), paru initialement sous le titre "Power and Desire"

(*Pouvoir et Désir*, 1983). Si la postérité a retenu le titre de 1988, celui de 1983 est tout aussi significatif. L'article débutait par une critique de la théorie poststructuraliste du discours présente dans un entretien entre Michel Foucault et Gilles Deleuze (Foucault, 1977b). Spivak leur reprochait de postuler une adéquation entre les "désirs" – c'est-à-dire, selon sa terminologie, ce qui meut concrètement les acteurs – et les "intérêts" objectifs induits par la place du sujet désirant dans la structure sociale (Spivak, 1998: 68). Pour Spivak, la croyance dans l'adéquation entre désirs et intérêts n'est pertinente que dans la perspective des dominants. Pour les "subalternes", en revanche, cette relation mécanique n'existe pas. Alors que les désirs des "subalternes" sont en grande partie construits par ce que Gramsci a appelé le "discours hégémonique", leurs intérêts restent arrimés à leur position dans la structure sociale, laquelle ne leur permet pas de participer à la production du discours et, par conséquent, de leurs propres désirs (Spivak 1998, 78). Le corollaire de cette idée est que la remise en cause des structures de domination passe par une démocratisation de la production du discours ou, pour le dire autrement, de la constitution des subalternes en sujets du discours, c'est-à-dire en "non-subalternes".

Spivak illustre cette idée en prenant l'exemple du discours sur le *sati*, cette coutume funéraire hindouiste très contestée et marginale qui a conduit certaines femmes à mourir sur le bûcher lors de l'immolation du corps de leur défunt mari. Au début du XIX^e siècle, le gouvernement britannique déclara qu'un tel rite était une pratique "barbare" et qu'il était du devoir des Britanniques d'y mettre fin en prenant le contrôle politique du sous-continent indien. Cet argumentaire culmina en 1829 quand le gouvernement britannique prononça officiellement l'interdiction du *sati*. Entre temps, la peinture et la littérature s'étaient emparées de ce thème qui mettait en opposition – dans la plus pure tradition orientaliste – un Orient barbare, patriarcal et traditionnel à un Occident civilisateur, égalitaire et moderne (Said, 1978). D'après Spivak, tous ces segments du "discours hégémonique" – la propagande coloniale britannique, la littérature et la peinture orientalistes – s'articulaient autour d'un même thème: celui des "femmes de couleur opprimées par des hommes de couleur et sauvées par l'homme blanc". Simultanément, des nationalistes indiens développèrent un discours contre-hégémonique érigeant le *sati* en symbole de l'identité indienne et affirmant que ces femmes "voulaient mourir". Pour Spivak, le discours paternaliste à prétention émancipatrice et le discours nationaliste conservateur étaient deux faces d'une même médaille. Ils se répondaient mutuellement pour constituer ces personnes opprimées en "subalternes", c'est-à-dire en objets du discours. L'argument final de Spivak était que la place des personnes

opprimées dans la structure sociale n'a aucune chance de bouger tant qu'elles ne peuvent pas se constituer en sujet du discours, autrement dit quand elles ne "peuvent pas parler".

Ayotte et Husain (2005) ont mobilisé le cadre conceptuel de Spivak dans leur étude sur les cadrages politiques et médiatiques de la guerre états-unienne en Afghanistan. Parallèlement aux arguments "proprement" antiterroristes qui affirmaient la présence d'Al Qaïda sur le territoire afghan, les responsables politiques ont mis de l'avant un motif humanitaire (voir Guerre humanitaire): sauver les femmes afghanes opprimées par les Talibans. Par exemple, le président George W. Bush "a présenté l'interdiction faite aux femmes d'avoir accès à l'éducation comme le contexte général de son exigence relative à la livraison des membres d'Al Qaïda cachés en Afghanistan" (Ayotte et Husain, 2005: 122). Les médias dominants ont reproduit ce discours en focalisant leur attention sur un objet: la *burqa*, c'est-à-dire la variante afghane du voile intégral musulman. Ces auteurs montrent que le discours hégémonique des médias ne portait jamais sur l'obligation faite aux femmes de porter la *burqa* – une norme objectivement oppressante – mais sur l'objet lui-même: la *burqa*. Or cette dernière n'était pas présentée comme un objet que les femmes pouvaient investir de significations personnelles (notamment comme un instrument de cache d'arme et de résistance à l'impérialisme comme lors de la guerre avec l'Union soviétique) mais comme un symbole d'oppression (Ayotte et Husain, 2005: 119). Ce faisant, le discours hégémonique naturalisait un cadrage où la voix des femmes était absente. Il est intéressant de remarquer que Hugh Gusterson (2012) est parvenu aux mêmes conclusions dans son étude sur la représentation, dans le discours médiatique états-unien, des "insurgés" afghans. La question posée dans le titre de son article – "Can the insurgent speak?" ("L'insurgé peut-il parler?") – faisait à la fois écho au célèbre article de Spivak (1988) et aux thèses de Guha sur la "prose de la contre-insurrection" (Guha, 1983b).

Les études de subalternité se sont renouvelées au tournant des années 1990 et 2000 sous l'impulsion, notamment, de Dipesh Chakrabarty. Renouant avec les idées de la première vague d'écrits subalternistes, cet auteur proposa de débusquer et de déconstruire "l'eurocentrisme" universitaire. Chez Guha, l'eurocentrisme prenait racine dans les sources d'investigation, en l'occurrence les archives coloniales, ce qui pouvait laisser entendre qu'il serait circonscrit à l'historiographie des pays colonisés. Pour Chakrabarty, l'eurocentrisme se loge, aussi, dans les théories des sciences humaines et sociales en raison du poids de la pensée orientaliste dans ce domaine comme dans d'autres et de la sacralisation d'un panthéon de "pères fondateurs", tous européens ou nord-américains. Cet eurocentrisme étant un legs de

l'époque (coloniale) où l'Europe s'était construite comme centre du monde, Chakrabarty (2000) proposait d'inverser les rapports de pouvoir/savoir et de "provincialiser l'Europe".

Cet appel à la vigilance épistémique a trouvé des échos dans le champ des études internationales. En 1979, Ken Booth avait déjà posé quelques jalons en dénonçant "l'ethnocentrisme" des études stratégiques, lesquelles constituaient alors le cœur de la discipline britannico-américaine de Relations internationales. Le tournant "réflexiviste" et "postpositiviste" des années 1980 et 1990 a ensuite offert un espace aux courants féministes, postcoloniaux et autres pour lesquels il existe d'autres agents des "relations internationales" que "l'homme souverain" (Ashley et Walker, 1990b: 262) de la théorie réaliste. Cependant, il n'est pas certain que les courants réflexivistes ou postpositivistes ait rempli toutes leurs promesses en termes de déconstruction de l'ontologie implicite des agents des "relations internationales". Certaines approches dites critiques portent aussi ce que John Hobson (2007, 93) appelle un "eurocentrisme subliminal", lequel est "plus subtile mais pas moins orientaliste" que celui des études stratégiques. Hobson fait référence aux travaux qui critiquent l'impérialisme occidental contemporain sans pour autant rendre justice à "l'agentivité orientale" (93). Qu'il soit juste ou non, le diagnostic de John Hobson témoigne d'un effet du tournant subalterniste dans les sciences sociales: il existe aujourd'hui un espace pour la réflexion sur les présupposés culturels implicites de la recherche en Relations internationales et sur les rapports de pouvoir qu'ils instituent.

Mathias Delori